Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 20 (1970)
Heft: 3

Artikel: Un jeune docteur en philosophie de Zürich découvre Charles Secrétan
Autor: Grin, Edmond
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380946

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN JEUNE DOCTEUR EN PHILOSOPHIE DE ZURICH DÉCOUVRE CHARLES SECRÉTAN [1]

Cette étude aurait causé grande joie à deux théologiens de la Suisse alémanique, qui ont connu, compris et aimé notre terre vaudoise et romande : Léonhard Ragaz et Emil Brunner. Le premier nous disait il y a plus de cinquante ans : « Pour avoir lu et médité votre Secrétan, je déplore qu'il soit si peu connu à Bâle, Berne et Zurich. Je sais tout ce qu'il peut encore aujourd'hui nous donner. Il me faut absolument mettre à exécution un projet caressé dès longtemps : faire un choix dans cette œuvre si riche, et traduire ces textes en allemand. » Beaucoup plus récemment — deux ans avant sa mort — le professeur Brunner avait « découvert » notre grand Vaudois. Ce lui avait été une révélation. Il voulait sans retard écrire quelque chose sur ce « vrai philosophe » et ce « penseur social ». Il le trouvait d'une actualité surprenante. Mais... les forces physiques l'ont abandonné...

L'ouvrage de M. Lehner compte à peine 200 pages de texte. Mais ces douze chapitres, longs chacun de 15 pages en moyenne, sont un monde. Ils résument de manière objective et vivante la philosophie secrétaniste de la société humaine. L'auteur a recours à de nombreuses citations, afin de laisser parler Secrétan, et par là d'amener les lecteurs de langue allemande à aller à la source même : les livres du professeur de Lausanne. Le choix des textes est remarquable, et leur traduction très fidèle. Quant à l'exposé, il est fort bien construit. Le plan est clair et simple, mais d'une bonne simplicité ! Comme introduction, une biographie, assez détaillée, nécessaire aux yeux de l'auteur, puisque, en dehors de la Suisse romande et d'une faible partie de la France, on peut dire : Secrétan, cet inconnu. Après quoi, de pénétrantes remarques sur l'unité ontologique de la liberté et de la solidarité, « clé indispensable » pour comprendre la philosophie secréta-

[1] FÉLIX LEHNER : « Freiheit in Wirtschaft, Staat und Religion ». *Die Philosophie der Gesellschaft von Charles Secrétan* (1815-1895). Zurich, Orell Füssli Verlag, 1967, 207 p. (Schriften zur Philosophie).

niste de la société. Vient alors l'essentiel du volume : neuf chapitres groupés en trois parties : *Das Wesen der Gesellschaft* (Das Wesen der Wirtschaft, des Staats, der Religion). *Die Situation der Gesellschaft* (Die Situation der Wirtschaft, des Staats, der Religion). *Die Aufgabe der Gesellschaft* (Die Aufgabe der Wirtschaft, des Staats, der Religion). Enfin une conclusion, au titre prometteur : *Charles Secrétan in seiner und in unserer Zeit.*

A première vue, cette présentation très systématique peut surprendre. D'aucuns se demanderont si elle n'est pas un peu artificielle, factice. A la lecture on est obligé de reconnaître que le souci de clarté qui guide l'auteur découle d'une entière fidélité à la pensée de Secrétan.

Il paraît superflu, dans cette Revue, de donner le détail d'un exposé qui, délibérément, a renoncé à toute discussion critique pour se borner à être un scrupuleux résumé. Il suffira de dire que, puisant avec pénétration dans les principaux ouvrages — de la « Philosophie de la Liberté » aux « Essais de philosophie et de littérature », sans oublier la Correspondance avec Renouvier — M. Lehner brosse un tableau très complet des conceptions économiques, politiques et religieuses de celui auquel va son admiration. Faire autre chose, discuter chacune des thèses essentielles de cette vaste philosophie sociale aurait forcément doublé, voire triplé les dimensions de l'ouvrage, découragé maint lecteur, donc manqué le but rêvé. Comment faire grief à l'auteur de la façon dont il a compris sa tâche, quand on sait qu'il se propose de dialoguer un jour — bientôt peut-être — avec Secrétan ?

La partie la plus nouvelle, la plus originale du volume est sans aucun doute la conclusion : Secrétan dans son temps, et dans notre temps. Il y a, pour F. Lehner, trois façons d'essayer de comprendre un homme qui a marqué : le regarder en fonction de son passé ; en fonction de l'époque qui fut la sienne ; en fonction de l'avenir, en le comparant à ceux qui sont venus après lui. Le premier cheminement ayant déjà donné lieu à des études poussées, l'auteur constate que les deux autres voies s'ouvrent encore largement devant lui. Parmi les grands contemporains de Secrétan qui se sont penchés sur les mêmes problèmes qui l'ont hanté, il retient cinq noms : Amiel, Jacob Burckhardt, Stuart Mill, Karl Marx et Kierkegaard. A propos des comparaisons auxquelles notre auteur se livre, il faudrait pouvoir tout dire : tout est intéressant. Par nécessité je m'en tiens à quelques traits. Amiel (1827-1881), qui a vécu tout près de Lausanne, a lui aussi entendu Schelling. Il a eu, comme Secrétan, une attitude très critique à l'égard de son temps, une méfiance également concernant l'évolution de la culture et de la société humaines. Tous deux sont angoissés au sujet de l'existence des hommes. Tous deux se posent des pro-

blèmes d'ordre religieux. Et les deux sont seuls, solitaires, comme Kierkegaard et Nietzsche. Mais c'est sur ce point que l'on découvre une différence essentielle : la solitude d'Amiel est cherchée, voulue ; celle de Secrétan a un caractère tragique. Amiel redoute et fuit la « publicité », se plonge dans les livres et ne confie sa pensée profonde qu'à son cher « Journal ». Secrétan, lui, n'a pas laissé de journal intime. Il a besoin d'un public auquel s'adresser. Dans ses cours, il se donne tout entier. Il vise sans cesse à élargir son cercle d'auditeurs. S'il sait parler, et aussi écrire, un langage savant, il sait également être populaire au sens le meilleur. Il se fait journaliste, publiciste, politicien. Ce même contraste existe sur le plan religieux : Amiel, le rêveur, seul devant son « Journal » ; Secrétan, le penseur « engagé » qui, dans telles parties de ses ouvrages, s'exprime comme un prédicateur. Pourtant ces deux hommes si différents se rencontrent dans le profond pessimisme dont ils font preuve relativement au monde qui est le leur. Mais là encore il y a dissemblance. Si Secrétan approuve le pessimisme d'Amiel et son refus d'admiration béate en face du « progrès », il connaît et met en pratique le réalisme de la foi. Dans chacune de ses prises de position, il s'applique à voir le monde tel qu'il est, sans fermer les yeux sur le mal, en lui-même et autour de lui. Mais il puise dans ses certitudes chrétiennes le courage de s'avancer, sans fausses illusions, vers l'avenir.

Entre Secrétan et Jacob Burckhardt (1818-1897) la différence est fondamentale. Si le grand Bâlois a lui aussi entendu Schelling, il est avant tout historien et non pas philosophe. Les lettres adressées à ses amis mettent certes en lumière son souci humain, et son pessimisme à l'égard de son époque. Mais le mot d'ordre des deux penseurs est très différent. *Bene vixit qui bene latuit,* proclame Burckhardt. « Exister c'est se rendre utile » est la devise de Secrétan, se donner tout entier à son prochain, à l'humanité. C'est pourquoi il s'attaque à des problèmes brûlants : prostitution, féminisme et toutes les questions sociales. Burckhardt n'ignore pas la question sociale, bien sûr, mais il « capitule » devant la toute-puissance des forces qui se font jour dans l'histoire. Il se borne à préserver ce qui peut l'être encore. Secrétan, lui, critique âprement la bourgeoisie libérale. Sur ce point-là, il est peut-être tout aussi mordant que Nietzsche. Mais, tant que l'homme reste un homme, Secrétan ne peut pas se laisser aller à la résignation : sa foi chrétienne lui interdit de désespérer de l'humanité.

Stuart Mill (1806-1876) fut, de son temps, le théoricien le plus marquant du libéralisme. Secrétan, qui se veut libéral, lui est très opposé relativement au fondement de la morale. En revanche, à propos de la valeur pratique de la liberté pour la société humaine, les deux hommes se rencontrent souvent, et sur des points essentiels.

Le *On Liberty* de Mill (1849) montre clairement sa foi en la puissance de la liberté ! Pourtant elle n'est aucunement pour lui une sorte de « progression automatique », capable d'établir le Paradis sur la terre. Elle doit être portée par des données morales. Le point de rencontre le plus intéressant de Mill et de Secrétan : leur combat pour les droits de la femme. Sur le plan des tâches pratiques qui s'imposent, ils marchent la main dans la main. Mais le problème du fondement de leur libéralisme les sépare. A l'utilitarisme de Mill, il manque une base ontologique. Secrétan sait ce qu'est la dialectique de la liberté, et sa dimension abyssale. Aussi sa pensée connaît-elle sur ce point une profondeur que l'on cherche en vain chez Mill. Secrétan connaît la puissance créatrice de la liberté dans la vie économique, dans la vie de l'Etat, dans le domaine culturel et religieux ; mais il connaît aussi sa puissance démoniaque et destructrice. Et cela permet à la philosophie secrétaniste de la Liberté de rendre compte du caractère tragique de l'histoire humaine, et de s'élever bien au-dessus de la vision de l'auteur d'*Utilitarianism.*

La pensée de Karl Marx (1818-1883) est bien connue de Secrétan. Entre le matérialisme historique et le spiritualisme éthico-religieux, l'opposition est totale. Secrétan montre à l'évidence que le matérialisme, l'athéisme et le communisme sont autant de religions : on croit au « Capital » exactement comme on croit à la Bible. La vision qu'on a de l'homme et de la nature, ici et là, est totalement différente, comme aussi celle de la société, de l'Etat et de l'histoire. Et pourtant, dit Lehner, il est saisissant de constater qu'un philosophe comme Secrétan, qui est presque un théologien, qui est issu du libéralisme politique, est amené sur bien des points à donner une interprétation du déroulement de l'histoire qui ressemble singulièrement à la conception du matérialisme dialectique. La raison de cette similitude est facile à découvrir : elle vient de la loyauté de Secrétan, qui reconnaît que tout n'est pas faux dans la conception marxiste. Par exemple, l'exposé secrétanien de l'essence de la société comporte certains traits « matérialistes ». Seulement, aux yeux de Secrétan, la « matière » et la « nature » sont des données d'ordre spirituel. De plus, pour le philosophe vaudois aussi, la réalité est aliénée dans son essence. Mais pas dans le sens marxiste. Secrétan n'envisage pas cette aliénation comme une étape dialectiquement nécessaire. Pour la caractériser, il emploie d'ordinaire la notion de « chute » : pour lui, la réalité tout entière est « tombée » ; toute l'économie, et l'Etat, le sont donc aussi ; ils sont dès lors aliénés quant à leur essence, et entachés de contradiction. C'est une constatation de fait : la réalité d'aujourd'hui est caractérisée par un renversement de la hiérarchie économique, de celle de l'Etat, de celle de la religion. La vie économique domine et l'Etat et la religion. Le matérialisme règne en maître. Secrétan,

qui discerne tout cela, peut juger de la situation de la société aussi objectivement que Marx ; beaucoup plus objectivement même, parce que, à la différence de l'auteur du *Capital*, du fait de sa foi il tend vers une réalité qui transcende l'aliénation. Dès lors il ne se laisse pas égarer par les « mauvais rêves » d'une société humaine qui ne connaîtrait plus de « classes ». C'est là chose impossible. Mais, si Secrétan déclare le capital indispensable au fonctionnement de l'industrie, il sait que l'ouvrier est souvent victime de ce capital qui le domine, et l'exploite. N'a-t-il dès lors plus d'autres moyens de défense que la violence, la lutte des classes et la révolution ? La situation est désastreuse, Secrétan le sait : police et armée sont entre les mains des possédants, mais les soldats sont les frères des prolétaires... Sans jamais employer le mot, Secrétan a peur des idéologies qui dénaturent la réalité. Pour lui, la liberté constitue l'essence même de l'homme. Aussi cherche-t-il la solution du dramatique problème social non dans la révolution, mais dans une évolution. Seulement celle-ci a pour condition l'existence d'un fondement moral et surtout religieux.

Selon F. Lehner aucun penseur religieux de la génération de Secrétan n'est aussi proche de lui que Kierkegaard (1813-1855). Sans doute le grand Danois est-il bien davantage un « philosophe antisocial » qu'un philosophe social. Mais la protestation contre la société telle qu'elle est constituée est pour les deux hommes un premier point de rencontre. La « révolution radicale » vaudoise de 1845, cet événement avant-coureur (sur le plan local) des conjonctures européennes de 1848, opéra une coupure profonde dans l'existence de Secrétan, et laissa des traces ineffaçables dans sa philosophie sociale, en particulier dans le jugement qu'il porte sur la démocratie et sur la « masse ». Kierkegaard, lui, observe les événements de 1848 avec effroi. Il hait la foule, la masse, et ne découvre en elle que mensonge. Rencontre encore dans la condamnation portée sur l'optimisme béat et la foi naïve en un progrès automatique de la culture ; dans la condamnation, aussi, d'un christianisme platement libéral, ou « hégélianisé ». Mais sur ces deux points Secrétan est plus sage, plus prudent que Kierkegaard. Par exemple, il approuve pleinement la critique biblique, et cela dans un esprit qui paraît être d'aujourd'hui. Pour les deux penseurs, l'homme, pour devenir et demeurer chrétien, doit prendre tout à fait au sérieux le péché : le sien propre, et aussi celui de toute l'humanité. Kierkegaard donne à la notion d'engagement, dans la vie religieuse, une valeur nouvelle. Secrétan dénomme la foi l'épreuve décisive de notre vie, épreuve qui ne saurait s'appuyer sur aucune sécurité extérieure, mais qui, au contraire, est toujours accompagnée de risques et de dangers. Le Danois parle d'une différence qualitative absolue entre Dieu et l'homme. Secrétan dit de même, mais

en des termes qui rappellent Vinet et Pascal. Et pour lui, c'est le péché — séparation « existentielle » d'avec Dieu — qui exige que toute foi authentique s'appuie sur une révélation. Mais cette révélation ne peut pas être, à ses yeux, un donné absolument « étranger » : il y a, il doit y avoir en l'homme une faculté, un point d'attache lui permettant d'accepter et de comprendre l'action divine. Pour les deux hommes, le salut ne se trouve qu'en Christ, l'homme-Dieu. C'est pourquoi ils refusent les Eglises d'Etat considérées comme une sorte de « garantie » du salut. Pour Secrétan ce refus se déroule dans des circonstances dramatiques. Et sur ce point apparaît une forte différence entre les deux philosophes : Kierkegaard vit et meurt radicalement seul. Secrétan, lui, connaît aussi une certaine solitude, mais elle n'est jamais absolue. Il se sait, il se sent toujours porté par la communauté de l'amour, l'Eglise constituée par les authentiques croyants.

Après avoir ainsi examiné Secrétan dans son temps, Lehner demande : « Est-il possible de jeter un peu de lumière sur la signification de l'œuvre du Lausannois, sur sa vraie valeur, en l'examinant en fonction de quelques penseurs d'aujourd'hui ? » Pour répondre à cette question, il s'adresse successivement à Niebuhr, à Gabriel Marcel et à Tillich.

Le premier des trois est, à notre époque, le penseur chrétien qui a le plus profondément étudié le problème des rapports entre vie économique, Etat et religion. Or, selon F. Lehner, une foule d'affirmations et de convictions de Secrétan font aussitôt penser à Niebuhr. Et la philosophie sociale du Vaudois en devient très actuelle. Par nécessité je me borne à un seul des points relevés par notre auteur. Les tenants du libéralisme et ceux du communisme croient également à une certaine bonté en l'être humain ; ils voient le mal seulement chez leur adversaire, et n'aperçoivent pas la méchanceté de leur propre cœur. En somme les deux idéologies sont issues du même optimisme : celui du XIXe siècle et de l'*Aufklärung* ; elles simplifient singulièrement le problème de la société et de l'histoire humaines. La façon de juger est identique chez l'Américain et chez le Vaudois. Niebuhr reproche au marxisme son incapacité de comprendre que, dans toute société et dans toute organisation sociale, on doit compter avec la corruption, toujours possible. Secrétan se refuse à croire aux bienfaits du socialisme d'Etat, parce qu'il ne peut croire ni à l'infaillibilité ni à l'incorruptibilité de l'Etat, quel qu'il soit, et parce qu'il connaît trop bien le caractère forcément limité de tout jugement moral dans n'importe quelle classe sociale. Rapprochement donc, et sur nombre de points encore. Mais, une différence essentielle : Niebuhr pense de façon prophétique, très personnelle, alors que la

philosophie secrétaniste de la société et de l'histoire est fondée sur un système métaphysico-ontologique qui plonge ses racines dans l'idéalisme allemand.

Gabriel Marcel est proche de Secrétan non seulement par la langue, la culture et l'héritage de Pascal, mais aussi par l'union qu'il opère entre cette haute tradition et la pensée métaphysique issue de l'idéalisme d'outre-Rhin. Les deux hommes ont subi l'influence de Schelling : le Vaudois l'a entendu, le Français l'a beaucoup travaillé déjà comme étudiant. Mais ni l'un ni l'autre ne s'est inféodé à lui. Par ailleurs la façon dont ces deux penseurs s'expriment présente de frappantes ressemblances. Dans ses « Gifford Lectures » sur *Le mystère de l'être*, Marcel a donné pour titre à un chapitre : « Le monde cassé ». Le monde que nous connaissons est gâté, tout comme le serait une montre : tout y est encore à sa place, mais elle ne marche plus ; le ressort est brisé. En d'autres termes, Secrétan dit de même : « Lorsqu'on ne sent rien au-dessus des êtres multiples, il n'y a plus entre eux de liens réels ». Les nœuds que forment l'instinct et les nécessités naturelles n'ont rien de sacré. L'esprit sans boussole recule en croyant avancer. Privée de Dieu, l'idée du bien cessera bientôt d'agir sur les cœurs. Autre rapprochement : Marcel assigne au philosophe, en politique, la tâche de « veilleur » : mettre en garde, sans se lasser, contre un optimisme béat qui croit que tout finira par s'arranger de soi-même. Secrétan attribue au philosophe le même rôle : rappeler à un monde aveuglé d'optimisme que « la chute », le mal, le péché sont des réalités. Pour les deux hommes, le bien consiste à s'oublier soi-même et à venir en aide à ceux qui souffrent. Leur seul espoir, dans ce monde qui court à la catastrophe : une communauté vivant vraiment de la grâce divine, de la liberté et de l'amour fraternel. Cette communauté, Marcel la trouve dans l'Eglise catholique romaine. Cela, Secrétan ne l'aurait jamais pu ; mais (la façon dont il a vécu avec une épouse catholique le prouve), il peut se sentir profondément uni, dans ce qu'il appelle l'Eglise, avec des êtres qui ne confessent pas la même foi que lui.

Paul Tillich a lui aussi travaillé Schelling dans ses jeunes années. Et beaucoup plus tard, il a dit et redit sa reconnaissance de ce qu'il a reçu de ce maître par ses écrits. Tout comme pour Gabriel Marcel, la première guerre mondiale lui fut une catastrophe. Puis vint s'ajouter le choc politique, social et culturel de l'après-guerre pour l'Allemagne. Alors seulement il se rend compte à quel point les masses prolétariennes sont détachées de l'Evangile. Après quoi il prend conscience de l'abîme qui sépare de l'Eglise les gens cultivés. De ses méditations sur ces deux constatations découle le « socialisme religieux » qui

marque cette phase de son évolution. Secrétan, lui, ne prend contact avec les premiers groupes « chrétiens-sociaux » constitués en France qu'à la fin de sa vie ; tout en combattant vigoureusement chaque solution « étatiste » des problèmes sociaux. Pour lui comme pour Tillich, pas d'autre solution du problème social qu'une solution religieuse. Mais, vu la position d'un grand nombre d'intellectuels, l'Eglise doit tout faire pour entrer en contact avec eux. Tillich, à cet égard, a été avantagé par rapport à Secrétan : la philosophie existentialiste et l'art moderne lui ont facilité les choses, alors que le philosophe vaudois fut très seul devant la tâche. Mais, il est frappant de le constater, le jugement des deux penseurs sur la situation religieuse de leur temps concorde sur nombre de points. On peut dire de même en ce qui concerne leurs idées sur la lutte du capitalisme contre le prolétariat : au XIXe siècle, les sciences morales et les Eglises ont fâcheusement « abdiqué », et la classe possédante a fermé son cœur. La masse ouvrière, vidée intérieurement par la machine — dont elle est l'esclave — n'a plus d'existence digne de ce nom. En face de ce désastre moral, tous deux pratiquent un « réalisme de la foi » : voir la réalité telle qu'elle est, mais croire *quand même* à la possibilité d'une transformation.

Malgré tous les points de rencontre, il y a entre ces deux hommes une différence essentielle : Secrétan a fait son droit ; il vit dans un Etat dont les institutions sont anciennes, ont fourni leurs preuves, et sont relativement saines. Tillich vit dans une république très jeune, au sein de laquelle une vie politique libérale et démocratique doit se faire jour au milieu des énormes difficultés de l'après-guerre. Secrétan assiste au début de l'industrialisation, à la naissance du prolétariat. Tillich fait face à une situation dans laquelle la puissance industrielle et la force du prolétariat se sont immensément développées. Rien d'étonnant dès lors si leurs idées ne se recouvrent pas toujours. S'ajoute à tout cela une différence d'ordre confessionnel : Tillich est luthérien, et très attiré par la mystique du luthéranisme. Secrétan a été élevé dans la tradition calviniste réformée, et — à travers Vinet — est très attaché à Pascal. Cela explique nombre de divergences concernant l'importance donnée à la personne, l'accent mis, à propos de la nature divine, ici sur la liberté, la volonté de Dieu, là sur son « être »...

Mais il suffit. J'espère avoir laissé entendre — sans que mon analyse soit aucunement exhaustive — combien ces pages finales sont suggestives. Sans doute est-il possible de formuler des réserves de détail sur tels rapprochements indiqués, comme aussi sur telles différences signalées. Mais, dans l'ensemble, les observations de l'auteur paraissent pénétrantes. Notre unique regret : l'excessive

brièveté de cette conclusion : dire tant de choses en vingt pages seulement, vraie gageure ! En revanche, nous faisons nôtres ces déclarations terminales : « l'oubli dans lequel est tombé Secrétan est très injuste, parce que ce grand Vaudois compte parmi les penseurs les plus actuels de la Suisse. Ce Lausannois qui aimait à se nommer lui-même un rêveur et un songe-creux ne tiendrait-il pas dans ses mains la vérité dont nous avons besoin *aujourd'hui* ? »

EDMOND GRIN.